

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 12 NOVEMBRE 1864.

No 46.

AGRICULTURE ; principales causes qui en ont retardé les progrès dans le Bas-Canada ; moyens de lui donner une plus grande impulsion.

Aujourd'hui que, dans la presse et dans le public éclairé, on s'occupe plus que jamais des grands intérêts de l'agriculture, il nous a paru bon, opportun, d'émettre aussi notre opinion, nos désirs, nos aspirations, nos conseils, sur un aussi grave, aussi actuel et aussi important sujet.

Déjà nos lecteurs ont dû remarquer que la cause agricole nous préoccupe assez vivement. Dans deux articles successifs, nous avons essayé de faire ressortir le mérite de l'œuvre entreprise par les Messieurs du collège de Sainte Anne, et, chemin faisant, de signaler à la hâte les nobles efforts tentés en certains autres endroits pour donner à l'avenir de l'agriculture dans le Bas-Canada, des horizons plus larges, plus étendus, plus rassurants. Mais, forcé par les circonstances d'être aussi bref que possible, nous dûmes nous résigner à n'accompagner le document que nous analysons, que de quelques remarques particulières.

Nous profitons donc avec joie aujourd'hui du temps et de l'espace que nous avons à notre disposition, pour parler de l'agriculture en général, signaler quelques-uns des obstacles qui en ont arrêté jusqu'ici les progrès, et indiquer sommairement les moyens qu'il conviendrait de prendre pour la faire entrer efficacement dans la voie des améliorations.

Il n'est pas besoin d'employer beaucoup de pages pour démontrer l'utilité, l'importance et la grandeur de la science agricole ; quelques pensées, qui appartiennent à tout le monde, vont suffire.

“ L'agriculture est à la vie du corps ce que la morale est à la vie de l'âme.” (1) Elle est, sans contredit, le premier, le plus utile, le plus étendu et le plus essentiel de tous les arts ; on peut l'appeler l'art nourricier du genre humain. Le goût de l'agriculture est de tous les temps, de tous les âges, de tous

les pays et de tous les états. Depuis la houlette jusqu'au sceptre, on achète des terres, on se donne des maisons de campagne, on se fait des jardins jusque dans les cours des maisons des villes, sur des terrasses, même sur des balcons et sur des fenêtres. Moins ils sont dignes d'attention, plus ils sont de vifs et forts arguments de l'inclination secrète qui est restée dans le fond de nos cœurs pour notre première vocation.

Les hommes les plus illustres de l'antiquité firent de cet art leur occupation favorite. La culture des champs fut le premier objet de la législation de tout Etat policé. Elle fut en honneur dans les plus beaux jours de la Grèce et de Rome. Pline dit, dans son histoire naturelle, que les champs étaient cultivés par les mains mêmes des généraux romains ; qu'il semblait que la terre se plaisait à se voir labourer par des guerriers qui avaient remporté les honneurs du triomphe.

M. Guizot s'est exprimé ainsi : “ La vie d'un agriculteur est de toutes la plus délicieuse ; elle est honorable, elle est amusante, et, avec des soins judicieux, elle est profitable.”

De son côté, Cicéron a dit, dans son *Dialogue de la Vieillesse* : “ Cultiver la terre n'est pas seulement pour l'homme un devoir, c'est aussi une foule de jouissances et de richesses.”

Bien avant ces deux hommes célèbres à divers titres, l'Esprit-Saint avait dit : “ Ne fuyez point les travaux pénibles, ni les soins de l'agriculture, qui a été créée par le Très Haut.” (2)

En voilà assez, croyons-nous, pour établir l'utilité, l'importance et la grandeur de l'agriculture.

Nous nous garderons bien de présenter à nos lecteurs le tableau des progrès qu'a faits l'agriculture en Belgique, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, etc. : ce serait superflu, peut-être ; dans tous les cas, en comparant ces pays avec le nôtre, sous le rapport agricole, nous craindrions d'établir des contrastes trop frappants, et, disons-le, trop douloureux.

Bien que le Canada soit un pays essentiel-

(1) V. Salmon, *Conférences sur les devoirs des Instituteurs primaires*, p. 205.

(2) *L'Ecclésiastique*, chap. 7, v. 19.

lement agricole; bien que, depuis une douzaine d'années, de grandes améliorations se soient accomplies en agriculture, la vérité oblige, en effet, tous ceux qui n'ont point l'habitude de se pâmer d'aise en présence de quelques résultats, heureux, il est vrai, mais isolés,—à admettre, *en thèse générale*, que la science agricole n'est ni assez connue ni assez appréciée au milieu de nous.

Ce fait si déplorable s'explique d'ailleurs assez facilement.

Quoi qu'en pensent certaines personnes qui ne pensent guère, l'agriculture est une science, et toute science ne peut progresser qu'à condition que ceux qui la mettent en pratique, aient un esprit développé par l'étude. Or, on doit bien l'avouer, l'instruction n'est pas encore assez généralement répandue parmi nos populations rurales, pour que nos bons et intelligents cultivateurs fassent servir à l'avancement de l'art qu'il exercent, toutes les données, tous les enseignements que fournit la science.

Aujourd'hui comme il y a un siècle, le jeune défricheur qui s'en va dans la forêt se créer un établissement, " place sur sa ferme son train, qui est l'image de celui qu'il a conduit dans la maison paternelle; il cultive ses nouveaux champs comme il a cultivé ceux qu'il vient de quitter; il sème comme il a semé, il récolte comme il a récolté, et fait comme a fait son père, comme ont fait ses aïeux, comme feront ses enfants, si l'absence des profits et pertes annuelles ne le mène pas rapidement à sa ruine....." La routine, ou l'ignorance (car c'est ordinairement la même chose,) s'attache au pas du cultivateur, le suit partout et lui crie sans cesse sur mille tons divers: " Ne change rien, tout est bien; *nec plus ultra*."

Elle n'est pas seule, hélas! cette ambitieuse et opiniâtre routine, comme la désigne si pittoresquement M. Salmon, elle n'est pas seule à s'opposer aux améliorations agricoles. Ceux qui (*bleus* ou *rouges*; *rouges* ou *bleus*) dirigent, depuis des années et des années, la *barque de l'Etat*, ont bien aussi malheureusement quelques reproches à s'adresser sur ce point.

Au lieu de dépenser tous les ans, pour des fins d'une utilité souvent douteuse, d'énormes sommes d'argent, que le peuple paie en définitive, il serait bon, croyons-nous, que le gouvernement songeât davantage à soulager les colons, à réparer les anciennes routes, à en établir de nouvelles, à propager les bonnes méthodes de culture, à encourager ceux qui se livrent à l'enseignement de cette science, à venir généreusement en aide aux corporations ou aux parties liers qui font sans cesse des sacrifices pour repandre les connaissances

agricoles parmi le peuple, à rendre enfin la vie des champs plus agréable, plus animée, plus active, plus attachante.

Le veau d'or qui s'est offert en adoration ces années dernières, sous la forme d'une république matérialiste, n'a pas médiocrement contribué non plus à paralyser les progrès de l'agriculture, en nous enlevant, par l'émigration, un grand nombre de jeunes gens dont les services auraient été si utiles à notre pays. Mais espérons que le spectacle que donne, depuis bientôt quatre ans, au monde civilisé, notre toute *chère* voisine, cette sirène de la Mythologie, aura pour effet avantageux de ramener au foyer de la patrie ceux de nos malheureux frères qu'un moment a égarés, et d'empêcher de s'en éloigner ceux qui seraient tentés d'imiter leur mauvais exemple. Espérons aussi que le gouvernement prendra des mesures efficaces pour que l'émigration ne vienne plus nous enlever des milliers de bras indispensables à nos succès dans l'avenir; espérons enfin qu'il s'inspirera de toutes les excellentes choses qui, tout récemment encore, ont été écrites sur le sujet si vital de la *colonisation*. (3)

Que de choses n'aurions-nous pas encore à dire, si nous voulions énumérer un à un tous les obstacles qui se rencontrent sur la voie des progrès agricoles! Le manque de capitaux et de débouchés suffisants, et, en bien des cas, l'absence complète de marchés, tout enfin s'oppose à ce que l'agriculture prenne rapidement des développements considérables; mais on doit comprendre que nous ne pouvons tout dire dans un article de journal. Il suffit que nous indiquions légèrement ce qu'il y a encore à faire,—pour que notre tâche soit remplie.

Nous l'avons reconnu nous-même, et nous sommes prêt à l'admettre encore: le Bas-Canada possède une bonne partie des éléments propres à assurer à la cause de l'agriculture un avenir certain, durable et brillant. Nos écoles et nos journaux d'agriculture (la *Gazette des Campagnes* surtout, dont les propriétaires, après quatre années de travail et d'efforts incessants, sont parvenus à en faire la meilleure publication agricole du pays,) nos fermes-modèles, nos comices et nos exhibitions agricoles, ont, en effet, déjà accompli immensément de bien, et sont sans aucun doute appelés à en produire davantage,—à condition, toutefois, que le gouvernement généralise les efforts individuels, isolés, et qu'il

(3) V. *Coup d'œil sur le Canada et la colonisation*, par S. Drapeau, écrivain. A vendre chez Léger Brousseau; prix, 12½ centimes.

—V. aussi: *Coup d'œil sur la colonisation; terres à coloniser*; moyens de hâter la colonisation, par un correspondant de la *Minerve*.

leur vienne en aide d'une manière généreuse, comme nous l'avons dit plus haut.

Il nous souvient d'avoir lu quelque part, que la meilleure manière de faire avancer notre système de culture, serait d'établir des écoles agricoles secondaires, c'est-à-dire des écoles qui seraient à celles que nous possédons déjà, ce que sont aux écoles-modèles et aux académies, les collèges classiques, Si notre mémoire n'est pas en défaut, nous croyons même que *certain agronome*, à vues si larges qu'il s'est ruiné en voulant les mettre en pratique, recommandait naguère au gouvernement d'entretenir ces écoles au moyen des fonds de l'éducation supérieure. Dans le temps, l'un des rédacteurs de cette feuille a signalé ce qu'il y avait d'étrange et de peu patriotique dans une telle *recommandation*.

Notre opinion est encore la même sur ce sujet. Nous ne croyons pas qu'il serait prudent d'appliquer à l'avancement de l'agriculture les sommes d'argent allouées par le gouvernement pour le soutien des écoles primaires élémentaires, primaires supérieures et secondaires. On veut que l'instruction agricole aille de l'avant, et on lui ôte son point d'appui : l'enseignement de l'écriture, de la grammaire et du calcul, c'est-à-dire l'enseignement primaire élémentaire. Quel étrange raisonnement !

Nous ne croyons pas davantage qu'il soit nécessaire et prudent dans le moment actuel, de créer de HAUTES ÉCOLES d'agriculture, comme se plaît à les désigner le jeune théoricien auquel nous avons fait allusion il y a un instant. Ce qu'il importe plutôt, c'est d'ouvrir le plus grand nombre possible d'écoles agricoles élémentaires, mais pratiques, comme celles de Sainte Anne et de Sainte Thérèse. Quand l'instruction sera plus répandue, il sera temps alors de songer à organiser de hautes écoles d'agriculture, où les jeunes gens iront se préparer au professorat du grade le plus élevé.

Que dirions-nous aujourd'hui si, nous lisions dans notre histoire nationale, que Mgr. de Laval fonda une université en 1663 ? Tout naturellement nous nous demanderions si le pays était alors assez avancé pour justifier une telle démarche ? s'il y avait un bon nombre de jeunes gens assez instruits pour profiter des hauts enseignements donnés dans cette université ?

Au lieu de cela, que fit Mgr. de Laval ? Il fonda un séminaire (4) où se donnaient l'instruction primaire élémentaire et l'instruction primaire supérieure : l'instruction secon-

daire n'était donnée qu'à ceux qui se préparaient à la prêtrise. Ce n'est qu'environ deux siècles après, que les continuateurs de son œuvre ont jugé à propos de la couronner par l'établissement d'une université. (5)

Alors, il est vrai, la société était *assise* ; aujourd'hui elle est *debout*, suivant l'expression du vicomte Walsh. Alors, on commençait un édifice par la base ; aujourd'hui, bien des têtes chaudes sont disposées à le commencer par le toit. *Tempora mutantur et mutatur in illis*.

Ne soyons donc jamais les jouets des rêveurs et des utopistes ; soyons toujours aussi pratiques que possible : le pays y gagnera.

La plupart de ceux qui se sont occupés des moyens à prendre pour faire progresser l'agriculture dans le Bas-Canada, semblent avoir oublié que le concours des instituteurs peut rendre à l'amélioration de l'agriculture locale des services importants. La chose en vaut la peine, cependant, comme nous allons essayer de le démontrer.

Tout le monde est d'accord sur l'efficacité du moyen suivant : faire lire des traités d'agriculture aux élèves des écoles élémentaires, modèles et académiques, afin de leur donner le goût de l'art que la plupart de leurs parents exercent et qu'ils devront eux-mêmes pratiquer plus tard. Nous n'ajouterons qu'un mot à ce sujet : c'est que les enfants ne profiteront de semblables lectures, que si l'instituteur possède lui-même quelques connaissances sur cette science ; à moins de cela, autant vaudrait-il mettre entre les mains des élèves, des livres grecs ou latins, — du moins quant à ce qui concerne la science agricole qu'ils en acquerront.

Mais, nous dira-t-on peut-être, le candidat au brevet d'école-modèle ou d'académie ne doit-il pas aujourd'hui pouvoir répondre à un certain nombre de questions sur l'agriculture, avant de recevoir l'un ou l'autre de ces diplômes ? Les élèves des écoles normales ne suivent-ils pas un cours régulier d'agriculture ?

Sans doute, et on doit louer le Conseil de l'Instruction publique d'avoir pris cette généreuse et patriotique initiative. Mais ne nous laissons pas éblouir : allons au fond des choses.

Jusqu'à quel point, nous le demandons, les notions d'agriculture que doivent nécessairement posséder aujourd'hui ceux qui veulent se livrer à l'enseignement, peuvent-elles contribuer à la diffusion des connaissances agricoles dans notre pays ? Comme les instituteurs ne reçoivent que des leçons sur la *théorie* de l'agriculture, qui ne voit, hélas ! qui ne

(4) Nos lecteurs savent que le Grand Séminaire de Québec fut fondé en 1663, et le Petit, en 1668, par Mgr. de Laval.

(5) L'Université-Laval a été fondée en 1852 par le Séminaire de Québec.

sent, qui ne comprend qu'ils sont par là même incapables de donner à leurs élèves cette instruction agricole pratique, la seule qu'il importe évidemment à ceux-ci de posséder ?

Aussi longtemps qu'à chaque école normale ne sera pas attachée une ferme, ou du moins un jardin, nous croyons sincèrement que l'agriculture profitera peu de la science agricole *spéculative* des instituteurs. (6) Sans aucun doute, ils retireront quelque bien de toutes les notions agricoles qu'ils auront reçues : n'y eût-il d'ailleurs que l'avantage qu'a la science sur l'ignorance, que l'agriculture enseignée seulement d'une manière *spéculative* porterait encore d'assez bons fruits. Nous avouons même que, *dans la suite des temps*, on pourra s'apercevoir des heureux effets qui résultent d'un enseignement agricole purement théorique ; mais comme, en attendant, il s'agit de découvrir et d'indiquer le moyen le plus sûr et le plus prompt d'arriver au but, nous affirmons de nouveau et nous soutenons que si, à la théorie on ne joint la pratique, les règlements du Conseil de l'Instruction publique, en ce qui concerne l'agriculture, courent risque de ne point produire tout le bien désirable.

Ce n'est pas tout. Supposons un instant qu'à chaque école normale est annexé un champ d'exploitation ; les élèves vont sortir, par conséquent, de l'institution qui les a formés, avec les connaissances agricoles nécessaires. Mais à quoi leur serviront-elles, s'ils ne trouvent dans les localités où ils sont appelés à enseigner, un lopin de terre affecté à chaque école et destiné à leur fournir l'occasion et les moyens de donner à leurs élèves une foule de connaissances utiles ? N'est-ce pas que les enfants se trouveront dans le même cas que les élèves qui fréquentent actuellement les écoles normales ? N'est-ce pas qu'ils ne pourront acquérir à l'école du village aucune notion pratique sur l'agriculture ?

Il nous semble donc que si l'on veut réellement donner à l'agriculture une nouvelle vigueur, il importe grandement de mettre à la disposition de chaque école normale un jardin ou une ferme, et à celle de chaque instituteur de la campagne une étendue de terrain

(6) Dans le *Code universitaire*, publié par M. Rendu, nous voyons à la page 906 qu'un arrêté du Conseil de l'Instruction publique en France, en date du 2 août 1839, établit que "des cours d'agriculture ne seront autorisés dans les écoles normales primaires que sous deux conditions." Nous ne citerons que la première, parce qu'elle seule nous intéresse :

Il y aura près de l'école normale, dit l'arrêté, une ferme particulièrement destinée à montrer aux élèves-maîtres la pratique des théories qui leur auront été enseignées à l'école.

assez considérable pour lui permettre d'établir près de l'école un jardin convenablement spacieux.

Outre les connaissances utiles que les enfants pourraient ainsi acquérir sur l'horticulture, la taille et la greffe des arbres, etc. etc., ils puiseraient encore dans les leçons du maître cet amour de leur art, sans lequel rien de bien, rien de fécond, ne peut s'accomplir.

De plus, l'instituteur, dont on rétribue en général si mesquinement les services, trouverait dans la possession d'un jardin les avantages suivants : 1° la culture de ce jardin serait pour lui un exercice salubre ; 2° elle serait à la fois une distraction et un repos pour son esprit fatigué de ses préoccupations quotidiennes ; 3° les fruits et les légumes qu'elle lui procurerait, seraient pour lui un adoucissement à sa position et une légère augmentation de bien-être ; 4° la possession de ce jardin contribuerait à attacher l'instituteur à la localité, le porterait à faire des efforts pour y rester, parce qu'on tient au lieu où l'on se plaît.

Qu'on ne l'oublie pas : l'agriculture devra surtout son amélioration à l'influence et au concours des instituteurs, et à la propagation des saines notions agricoles répandues parmi eux et transmises par eux aux populations rurales avec lesquelles ils sont perpétuellement en contact.

Dans tous les pays où l'éducation, sous toutes les formes, est généreusement encouragée, on trouve réalisé ce que nous avons recommandé plus haut. Il y a même dans le Bas-Canada bon nombre de paroisses où les contribuables sont assez généreux pour concéder un jardin à l'instituteur. Mais s'il est vrai de dire que quelques-uns de ces derniers savent profiter de cette générosité, on est malheureusement obligé d'avouer aussi que plusieurs autres s'en rendent notoirement indignes, en laissant croître l'ivraie où ils pourraient cueillir d'abondantes moissons.

Ne leur en faisons pas un crime, cependant ; ils sont en général plus à plaindre qu'à blâmer. Comme la plupart ne savent point cultiver, ils sont obligés d'affermier leur jardin ou de le laisser en jachère. Mais le jour où des mesures seront prises pour mettre les instituteurs en demeure de pratiquer efficacement les leçons spéculatives qu'on leur aura données sur l'agriculture, ce triste état de choses disparaîtra nécessairement.

Il faudrait, croyons-nous, que ce fût bientôt ; il faudrait, aujourd'hui que tout le monde est d'accord sur la nécessité d'activer les progrès agricoles, qu'on se pénétrât profondément de la maxime suivante : *qui veut la fin doit vouloir les moyens.*

LA COQUILLE.

La coquille dont il est ici question, est prise dans le sens de cette fréquente erreur typographique, qui consiste pour les Compositeurs à mettre dans un mot une lettre pour une autre.

Poi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la Typographie,
Pour flétrir tes nombreux méfaits,
Ou pour mieux dire, tes forfaits,
Il faudrait un trop gros volume,
Et qu'un Despréaux tint la plume...
S'agit-il d'un homme de bien,
Tu m'en fais un homme de rien ;
Est-il quelque action *insigne*,
Ta malice la rend *indigne* ;
Et par toi, sa *capacité*
Se transforme en *rapacité*,
Ce qui, soit dit par parenthèse,
Dénature un peu trop la thèse.
Un cirque a de nombreux *gradins*,
Tu me le peuples de *gradins*.
Parle-t-on d'un pouvoir *unique*,
Tu m'en fais un pouvoir *inique*,
Dont toutes les *prescriptions*
Deviennent des *proscriptions*.
Certain oncle hésitait à faire
Un sien neveu légataire,
Mais il est enfin *décidé* :
Décidé devient *décédé*.
A ce prompt trépas, pour sa gloire,
Ce neveu n'ose encore croire.
Et s'il est heureux d'*hésiter*,
Tu le fais heureux... d'*hérïter*.
A ce quiproquo qui l'outrage,
C'est vainement que son visage
S'empreint d'une vive *douleur*,
Je dis par toi : vive *couleur* ;
Puis son émotion *visible*
Deviens émotion *risible* ;
Et s'il fallait *s'évanouir*,
Tu le ferais *s'épanouir*...
Te voilà, Coquille effrontée,
Ton allure dévergondée
Ne respecte ni droit, ni sens.
Mais de m'arrêter il est temps ;
Pour compléter la litanie,
(Car ce serait chose infinie),
Chaque lecteur ajoutera
D'innombrables *et cætera*.
(Par un Typographe en colère.)

LE SCULPTEUR DE BRUGES.

(Suite et fin.)

L'exécution de la sentence fut différée pendant un certain temps, eu égard à la réputation jusque-là sans tache du prisonnier. A cette époque il arrivait souvent que le cours de la justice était momentanément suspendu, et

jamais il ne le fut plus justement qu'en cette circonstance. Les amis d'André plaïdèrent en sa faveur. Ils réussirent seulement à obtenir quelques mois de grâce, pendant lesquels une circonstance fortuite pouvait venir jeter du jour sur cette mystérieuse affaire. Mais pendant le temps qui devait séparer le jugement de l'exécution, le sculpteur reçut l'ordre d'exécuter quelque œuvre d'art pour orner le palais de justice de Bruges, où il avait subi son interrogatoire. En conséquence, il fut transféré de sa cellule dans la même salle où il avait été interrogé.

C'était une grande pièce, d'un aspect sombre, si faiblement éclairée du dehors, que même au milieu du jour il faisait presque nuit dans les coins éloignés des fenêtres. Un immense foyer, dans lequel brûlaient quelques fagots, était le seul objet attrayant qui s'y trouvât, et encore la chaleur et la clarté qu'il répandait n'emplissaient qu'une faible partie de l'espace environnant. Il y avait pour tous meubles dans la chambre une petite table, un banc et une couche de paille dans le coin le plus obscur. C'était un de ces endroits où instinctivement l'on craint de regarder derrière soi, où le son de vos pas se répercute d'une façon étrange, comme si quelque spectre effrayant marchait derrière vous.

André et Gertrude entendirent fermer la lourde porte de leur nouvelle prison et ils se trouvèrent seuls dans la salle. La petite fille conduisit son père sur le banc auprès du foyer et s'assit à ses pieds, tenant ses mains dans les siennes. Elle n'osait regarder que le feu brûlant dans l'âtre et la figure de son père ; même les ombres vacillantes que projetaient les flammes sur la voûte de la salle, l'effrayaient par instants. Gertrude avait été accoutumée à la prison, car elle n'avait jamais quitté son père, excepté pendant la nuit, où on l'emmenait coucher dans sa maison pour la ramener le lendemain matin, mais cet endroit semblait encore plus sombre que le donjon. André n'avait aucun espoir. Sa vie avait été jusque-là libre de grands chagrins, et les premiers qui se présentaient l'avaient complètement abattu. Son seul désir était d'employer les derniers moments de vie qui lui restaient à exécuter une telle œuvre, à laisser après lui un tel souvenir de talent, qu'un jour, lorsque la vérité serait découverte, ses enfants, loin d'avoir à rougir du nom de leur père, pussent en être fiers à juste titre. Il se remit donc à ses chers travaux. Pendant un certain temps, ils lui procurèrent une sensation qui ressemblait à du plaisir. Sa démarche devint plus légère et il perdit un peu de cette mélancolie qui était comme gravée sur sa figure. Il oublia presque ses chagrins, son nom souillé, son exécution prochaine,

dans l'exercice de son art chéri. Il cessait de travailler, regardait la belle figure sortie de ses mains et se disait à lui-même : " Qui peut prétendre que c'est la main d'un assassin qui a fait cela ? Que le cerveau qui a conçu cette œuvre, a pu méditer un crime ? "

Et peu à peu l'influence de l'art agissait comme un baume sur l'âme du prisonnier, brisée par le chagrin. Son affreuse prison devenait attrayante par les gracieux ouvrages qu'elle contenait, et Gertrude allait et venait au milieu de tout cela, comme l'ange de la consolation. Si le sculpteur se rattachait quelquefois à l'espérance et à la vie, c'était lorsqu'il regardait sa fille bien-aimée ou lorsqu'il contemplait les productions impérissables de son génie.

Le travail d'André toucha à son terme : sa sculpture sur bois était achevée. Alors l'enthousiasme qui l'avait soutenu jusque-là tomba tout à coup et l'âme de l'artiste se replia sur elle-même. Il mit la dernière main à cette œuvre, qui pour lui devait être la dernière, puis il se laissa tomber sur son banc, comme saisi de stupeur et de désespoir. Gertrude passa ses bras autour de son cou, mais il ne lui parlait et ne l'embrassait pas.

— Père, cher père, es-tu malade ? Tu n'es pas fâché contre ta petite fille ?

Et l'enfant se leva sur la pointe des pieds pour essayer d'écarter ses mains, dont il cachait sa figure.

C'est à peine si André semblait avoir conscience de la présence de sa fille. Il ne bougeait pas et répétait d'une voix basse et entre-coupée : J'ai achevé mon œuvre... Je n'ai plus d'espoir... qu'on me fasse mourir à présent.

La pauvre petite, à qui l'on avait jusque-là laissé ignorer la condamnation de son père, se mit à pleurer, mais ses larmes ne furent pas remarquées par André.

Une heure plus tard, deux magistrats de Bruges entraient dans la salle. Ils venaient voir l'ouvrage terminé de l'artiste. Quelque grande que fût la réputation d'André, ils ne s'attendaient pas à trouver un groupe si magnifiquement beau que celui qu'ils avaient sous les yeux. Le sujet de ce groupe était *la Justice éternelle* ; non pas la femme aux yeux bandés, tenant des balances dans ses mains, mais un ange aux yeux grands ouverts, voyant tout et récompensant chacun selon ses mérites.

Ils examinèrent ce travail en silence, puis ils se retournèrent vers l'artiste, qui, sombre et hagard, se tenait derrière ses juges. L'un d'eux, un vieillard, était attendri, jusqu'aux larmes. Oubliant la dignité de son mandat, le magistrat prit la main de l'artiste, et le conduisit à un siège.

— Il ne faut pas rester debout, maître André ; vous n'êtes pas fort à présent, dit-il avec intérêt. Asseyez-vous et reposez-vous, tandis que nous admirons votre magnifique ouvrage.

Le sculpteur obéit sans répliquer ; il était maniable comme un enfant. La petite Gertrude, qui s'étaient sauvée à la vue des étrangers, revint auprès de son père et resta silencieuse derrière lui, le tenant par ses vêtements. Les deux magistrats contemplaient la sculpture et ne pouvaient pas contenir leur admiration. L'œil de l'artiste s'alluma un instant en entendant leurs éloges, mais aussitôt sa figure reprit son cachet ordinaire de mélancolie.

— Tout cela ne sert de rien, dit-il ; vous ne pouvez pas faire que les hommes oublient le passé... Vous ne pouvez pas effacer le sang qui souille le nom de mes enfants... Vous ne pouvez pas rendre à leur père sa vie d'autrefois.

Les magistrats se regardèrent entre eux, et le plus âgé reprit :

— Il y a encore de l'espoir, maître André ; avez-vous le courage de m'écouter ?

L'artiste fit un soubresaut.

— Dites-moi seulement que mon innocence est reconnue et je suis prêt à mourir, après avoir remercié Dieu.

— Nous ne pouvons pas vous en promettre tout-à-fait autant, dit l'un des juges, désireux de modérer l'exaltation d'André.

— Ayez seulement bon courage ! On a découvert aujourd'hui bien des choses, continua le vieillard, dont la bienveillance avait déjà touché André. Soyez calme à présent. Avant peu, nous vous enverrons de bonnes nouvelles. Et le brave homme, ne pouvant se contenir plus longtemps, ajouta : Il n'est pas impossible que vous soyez libre demain.

Les magistrats partirent, laissant le pauvre prisonnier en proie à des battements de cœur qu'il essayait en vain de calmer. Il passa toute la journée tenant Gertrude dans ses bras, l'embrassant, la caressant, pleurant. A toutes les questions que lui adressait l'enfant, il ne répondait que par ces mots : Demain, mon amour ; demain, nous serons libres ! Et lorsqu'à la nuit on vint chercher Gertrude, il écarta doucement ses petits bras, qu'elle enlaçait autour de son cou, en lui promettant que le lendemain, lui aussi, s'en irait coucher à la maison.

— Ainsi, demain ? s'écria l'enfant toute joyeuse, tu quitteras cette vilaine chambre, tu n'y reviendras plus ?

— Dieu m'en préserve ! mon enfant ; non, plus jamais, répondit le père en frissonnant.

— Et nous nous en irons tous les deux ?

Nous retournerons à la maison ? continua Gertrude.

—Oui, ma chérie, dit André en l'embrassant encore une fois et en la déposant sur le sol, car ses bras n'étaient pas assez forts pour la porter plus longtemps. Oui, ma Gertrude, demain je sortirai d'ici.

Il avait dit vrai.

Le lendemain, dès la pointe du jour, quelques officiers entrèrent dans la salle, porteurs d'un ordre de mise en liberté. Une étrangère, une italienne, qui avait dernièrement passé par Bruges et qui venait d'y revenir, avait déclaré avoir reçu une lettre de Melchior Kunst, datée du jour fatal de sa mort, lettre dans laquelle il annonçait son intention irrévocable de mettre fin à ses jours à l'endroit même où il s'était, en effet, suicidé.

On n'en sut jamais davantage. Mais enfin André n'était pas l'auteur de sa mort. Ses concitoyens furent tous dans la joie... car maître André était déclaré innocent.

On le trouva dans sa prison, à moitié couché sur la table, la tête appuyée sur le bras. et la figure tournée du côté de son admirable ouvrage.

Mais, en s'approchant de plus près, l'on vit qu'il était sans mouvement et qu'il n'y avait plus de vie dans ses yeux fixes et grands ouverts.

Le sculpteur de Bruges était mort... la joie lui avait brisé le cœur. (*)

Traduit de l'anglais par HENRI DE SUCKAU.

VARIÉTÉS.

Don Antonio de Cordoue disait " qu'il est difficile de trouver un grand héros; qu'il est presque impossible de trouver un héros et un bon roi ensemble; enfin, qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais un grand héros, un bon roi, et un honnête homme dans la même personne. "—Et Henri IV, Monsieur Antonio ?

On ne reconnaît dans toute l'antiquité qu'un seul homme public qui ait rempli, dans toute son étendue, l'idée de la véritable grandeur, c'est Antonin; et un seul homme privé, c'est Socrate.

La grandeur d'âme consiste dans la fermeté, la droiture, et l'élevation des sentiments; ajoutez-y un esprit vaste, lumineux et profond, vous aurez un grand homme.

" Si j'avais été destiné à être un roi, dit le Prince de Ligné, j'aurais voulu prendre un

(*) Ce récit est parfaitement historique. On peut encore voir les œuvres de maître André au Palais de justice de Bruges.

peu de Catherine II, de Frédéric-le-Grand, et de l'Empereur Joseph. " Pour moi, en qualité de Français, je ne prendrai pas chez trois nations : un peu de François 1er, presque tout Henri IV, et les trois quarts de Louis XIV feraient un roi qui vaudrait bien celui du Prince de Ligné.

Plin l'ancien dit (*livre VII*) qu'on ne trouve dans tous les siècles que la seule Lampédo, reine de Lacédémone, qui ait eu le bonheur d'être fille, femme, sœur, et mère de rois. L'histoire de France offre plusieurs exemples de cette nature, et cela tient au système de la royauté héréditaire.

La reine Claude, fille du roi Louis XII, a été femme de François 1er, et mère du roi Henri II.

Anne-Marie-Mauricette d'Autriche a été plus heureuse sous ce rapport, car elle a été fille de Philippe IV, femme de Louis XIII, et mère de Louis XIV.

Nous trouvons encore un exemple plus saillant dans la première race de nos rois. La fameuse Brunehaut, femme de Sigebert, premier roi d'Austrasie, en 568, et par la suite, de Mérovée, a été fille, sœur, femme tante, mère, aïeule, et bisaïeule de rois. Clotaire II, qui lui reprochait d'avoir fait périr dix rois, la fit condamner à une mort infâme. Elle fut abandonnée pendant trois jours aux insultes de la soldatesque et à la cruauté des bourreaux; ensuite on l'attacha à la queue d'une cavale indomptée. C'est ainsi qu'elle périt misérablement en 613, par ce genre de supplice digne de ces temps de barbarie.

DES SENS.

Voici l'ordre dans lequel la nature semble avoir établi les sens chez les différents êtres.

Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire le plus parfait; le goût est le second; la vue, le troisième; l'ouïe, le quatrième; et l'odorat, le dernier.

Dans le quadrupède, l'odorat est le premier; le goût, le second; la vue, le troisième; l'ouïe, le quatrième; et le toucher, le dernier.

Dans l'oiseau, la vue est le premier; l'ouïe, le second; le toucher, le troisième; le goût et l'odorat, les derniers.

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—L'hon. M. MacDougall a été élu député de Lanark North.

L'enquête tenue à Montréal au sujet de la récente échauffourée de Saint Albans, se continue, sous la présidence de M. le juge Coursol.

Etats-Unis.—Un nouveau corsaire confédéré, le *Chickamanga*, a brûlé récemment trois vaisseaux appartenant à la marine fédérale.

La canonnière du Nord, *Ondine* a été capturée la semaine dernière par les Confédérés, au fort Herman, sur la rivière Tennessee.

On dit que le général Rosencranz doit remplacer le général Meade dans le commandement de l'armée du Potomac.

Un engagement a eu lieu en face de Petersburg; il paraît que les Confédérés ont eu le dessous.

La corvette fédérale *Massachussets* a capturé le corsaire confédéré le *Florida* dans un port de San Salvador. Les officiers et la plupart des matelots du *Florida* étaient à terre, paraît-il; de sorte qu'il n'y a point eu de combat.

Le général Sheridan et son état-major, alors en visite chez le Col. Edwards, ont failli être empoisonnés, on ne sait par qui.

On ne s'occupe en ce moment, dans le Nord, que de l'élection du président. New-York a donné à McClellan une majorité de 36,613 voix.

Uruguay.—Le *Moniteur d'universel* dit que l'aspect général des affaires vient de plus en plus sombre dans la république de l'Uruguay. Les hostilités ont commencé entre les forces nationales et celles du Brésil; les agents diplomatiques et consulaires de cette dernière puissance ont reçu leurs passe-ports et se sont aussitôt retirés à Buénos-Ayres.

EUROPE.

France.—LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie voyagent en ce moment *incognito* dans le Midi de la France. L'empereur Napoléon devait rencontrer l'empereur de Russie à Nice, le 27 octobre.

Autriche.—Quarante réfugiés du Tyrol, en blouses garibaldiennes, se sont rendus maîtres, et par surprise, des casernes de gendarmerie à Spilembergo et à Maniago, et, après avoir désarmé les postes, ont pillé ces casernes. N'ayant pas réussi à pousser les habitants à l'insurrection, ils se sont retirés dans les gorges des montagnes.

Des troupes ont été envoyées à leur poursuite, dans l'intérêt de la sécurité des habitants. Seize jeunes gens, qui étaient sur le chemin pour se joindre aux réfugiés, ont été arrêtés. Les noms des chefs et de quelques autres sont connus.

Espagne.—Le ministère espagnol a pris des mesures tellement progressistes et libérales, que le parti de l'opposition est réduit à l'impuissance la plus absolue.

Les relations diplomatiques entre l'Espagne et la Pérou sont entièrement suspendues.

Danemark.—Les habitants du Schleswig

protestent avec courage contre les rigueurs qui les frappent, et rien ne peut les abattre. Ils ont présenté une adresse au roi Christian, dans laquelle ils lui demandent de n'épargner aucun effort pour qu'il leur soit permis de voter par voie de suffrage universel et avec toutes les garanties de sincérité et de liberté, afin qu'on puisse voir si la population veut appartenir au Danemark ou à l'Allemagne; ils paraissent très-portés pour le Danemark.

Italie.—La réouverture de la Chambre des députés a eu lieu le 24 octobre dernier.

Le président du Conseil, le général La Marmora, a présenté la Convention du 15 septembre et la *correspondance* diplomatique échangée à ce sujet.

M. Lanza, ministre de l'intérieur, a présenté le projet de loi pour le transfert de la capitale du royaume d'Italie de Turin à Florence, et demande un crédit de 7 millions de francs.

Beaucoup de députés déposent des propositions tendant à ordonner une enquête sur les événements de Turin.—Accepté.

Les séances du Parlement ont été ajournées le 25 octobre, jusqu'à nouvel ordre.

On pense que le projet de loi pour le transfert de la capitale, passera à une forte majorité, quoique, suivant le correspondant du *Times* de Londres, cette mesure n'inspire de confiance à personne.

Suivant le même correspondant, il paraît que le roi Victor-Emmanuel est loin d'être populaire, puisqu'il ne peut sortir sans une garde militaire.

Etats de l'Eglise.—Le général Montebello est arrivé à Rome le 20 octobre; il a eu une longue entrevue avec le cardinal Antonelli.

Grèce.—Le roi a envoyé un message à l'Assemblée, dans lequel il se plaint de la lenteur des travaux parlementaires. Il a fixé à un mois la durée de la discussion sur la révision de la constitution et la loi électorale. Passé ce délai, le roi se réserve la liberté de son action et rend l'Assemblée responsable des conséquences de sa conduite.

Des nouvelles d'Athènes du 20 octobre constatent que la population a très-bien accueilli le message royal; la tranquillité est parfaite.

DÉCÉDÉE.

A Saint Augustin, le 2 du courant, à l'âge de 88 ans, dame Josephite Trudel, épouse de feu Augustin Verret, écrivain. Elle était mère de 8 enfants, 76 petits enfants et 52 arrière-petits enfants.